BRAGANCE (Portugal) : 3ème Festival international de musique « BRAGANÇA CLASSICFEST » (29 sept – 7 oct 2023)

En 2023, Bragança redevient le centre de la musique classique au Portugal pendant environ 2 semaines, grâce à une programmation passionnante et la présence de musiciens de renommée nationale et internationale.

Le 3ème Festival International de Musique BRAGANÇA CLASSICFEST présente, du 29 septembre au 7 octobre 2023, sous la direction artistique du pianiste Filipe Pinto-Ribeiro, un programme d'excellence musicale dans la ville historique de Brageance au Portugal, consolidant le chemin parcouru depuis les éditions 2021 et 2022 ; ainsi ont paru à Brageance les orchestres et musiciens justement renommés – tels les Orchestres de Chambre de Vienne et de Saint-Pétersbourg : les solistes et grands interprètes, Gérard Caussé, Diana Tischenko, Héctor del Curto, Mario Hossen, Lena Belkina, Marcelo Nisinman, entre autres, lors de concerts mémorables et à guichets fermés devant un public visiblement conquis et enthousiaste.

Le 3ème Festival Bragança ClassicFest s’affirme comme un événement de référence au Portugal



Les concerts inauguraux du Festival (les 29 puis 30 septembre 2023 au Teatro Municipal de Bragança) avec l’**Orquestra Sinfónica do Principado de Asturias** (OSPA), l’un des principaux orchestres espagnols, s’avèrent incontournables. Sous la direction de son chef d’orchestre depuis 2022, **Nuno Coelho**, l’OSPA présente deux concerts dans la magnifique salle du Théâtre Municipal de Bragance, avec deux chefs-d’œuvre : la 5ème Symphonie de Beethoven (le 29 sept) et la 9ème Symphonie de Dvořák, « Du Nouveau Monde »(le 30 sept).

Les deux concerts offrent aussi l’occasion d’entendre deux œuvres concertantes de Mozart (Concerto pour violon nº 3 KV 216) et de Tchaïkovski (Variation sur un thème rococo), avec le concours de deux solistes d’exception : respectivement, la violoniste **Esther Hoppe** et le violoncelliste **Christian Poltéra**.

A noter également la présence pour cette 3ème édition du Festival 2023, de deux musiciens célébrés dans le monde des instruments à vent : le clarinettiste français **Pascal Moraguès**, 1er Soliste de l’Orchestre de Paris, qui fait partie de l’élite mondiale depuis quatre décennies, et la flûtiste portugaise **Adriana Ferreira**, 1ère soliste de l’Orchestre National de Santa Cecilia à Rome et lauréate de nombreux

concours internationaux (concert « MozartFest »du 5 octobre, Eglise São Francisco : œuvres de Mozart et Lopes-Graça).

Les débuts au Portugal de la soprano **Julia Muzychenko**, étoile montante de la scène lyrique mondiale, marquent un autre moment fort du 3ème BRAGANÇA CLASSICFEST ; Julia Muzychenko est lauréate d'importants concours internationaux de chant, tels que le Concours d'Opéra de Clermont Ferrand (1er Prix), le Concours Montserrat Caballé (2e Prix) et Concours Reine Elizabeth de Belgique (3e Prix) : gala lyrique, le 6 octobre 2023 (Teatro Mucipal de Bragança, airs d'opéras de Verdi, Puccini, Massenet, Gounod, Donizetti…).



En 2023, le BRAGANZA CLASSICFEST continuera également d'être le tremplin de jeunes et talentueux musiciens portugais qui débutent leur carrière, dont certains résidents dans d'autres pays et reviennent ainsi en maintenant leur lien avec le Portugal.

Le répertoire musical de cette 3ème édition couvre quatre siècles, du baroque, de Johann Sebastian Bach, à la musique du XXIème siècle, du Canadien Srul Irving Glick et de l'Argentin Osvaldo Golijov, en passant par les grands compositeurs du classicisme et du romantisme musical et la musique du XXe siècle, notamment avec la musique espagnole, de Joaquín Turina, et la musique portugaise, de Fernando Lopes-Graça.



Le Concert de Clôture du Festival est un excellent exemple de la variété stylistique et internationale du répertoire joué pendant cette 3ème édition ; elle culmine en effet avec le célèbre « ***Carnaval des Animaux*** », œuvre pleine d'humour, de fantaisie raffinée, composée par Camille Saint-Saëns en 1886 : elle offre aux 10 instrumentistes requis de nombreuses parties particulièrement virtuoses, où l'écoute et la complicité sont aussi essentielles (7 oct 2023).

Une caractéristique importante du Festival, depuis la 1ère édition, est la tenue de concerts dans **des sites patrimoniaux particulièrement remarquables** ; ainsi en 2023, les églises de São Francisco, Sé Velha et Santa Maria, réalisent cet accord sublime entre musique et patrimoine historique. Une occasion de (re)découvrir l'attractivité et le charme unique, culturel et architectural du territoire de Bragança.

Prolongeant la réussite de ses 2 précédentes éditions, la 3ème édition du BRAGANÇA CLASSICFEST porte la signature artistique du pianiste Filipe Pinto-Ribeiro ; le programme exceptionnel alliant diversité et haute exigence artistique consolide la place du festival de Bragança, comme un événement culturel de référence au Portugal.

Festival Bragança 2023
Du 29 septembre au 7 octobre 2023

TOUTES LES INFOS, les programmes, artistes, horaires et lieux

sur le site du Festival de Bragança 2023 :
https://classicfest.pt/pt/programa/



LIRE aussi nos critiques de concert des éditions précédentes :

2021

CRITIQUE, concerts. Festival Bragança Classicfest, les 9 & 10 octobre 2021. « *Maria de Buenos Aires* » d'Astor Piazzola au Teatro Municipal, le 9. Trio « Dumky » et Quintette « La Truite » de Schubert à l'Eglise Santa Maria, le

10.

Infatigable et protéiforme, le pianiste portugais **Filipe Pinto-Ribeiro** vient de prendre la direction artistique d'un nouveau festival de musique classique (en plus du Festival dos Capuchos à Almada où nous étions en juillet et du Verao Musical de Lisbonne où nous étions en août), le **Bragança Musicfest** ! La magnifique ville au riche patrimoine historique est chère au cœur du directeur artistique puisqu'il y a donné de nombreux récitals depuis son adolescence, et la musique y a une place importante, d'autant qu'elle est dotée d'un grand théâtre moderne en plein cœur de ville. Symboliquement, la date d'ouverture du festival était le 1er octobre, date choisie par le violoniste Yehudi Menuhin (en 1975) comme journée internationale de la musique classique. Pour le concert d'ouverture, c'est l'Orchestre de Chambre de Saint-Pétersbourg qui était convié (déjà présent lors du festival dos Capuchos), dans un programme Mozart / Tchaïkovski.

L'avant-dernière soirée de la manifestation portugaise, le 9 octobre, donnait à entendre le génial Opéra-Tango « Maria de Buenos-Aires », où le bandonéon est omniprésent dans l'ouvrage d'Astor Piazzola : il en est le cœur et le pivot, car il est l'âme du Tango. Il est donc tout naturellement placé ce soir au centre de la scène de du Théâtre Municipal de Bragança, les 9 autres musiciens s'égrenant autour de lui, tout comme les chanteurs / comédiens qui, dans cette version semi-scénique, évoluent sur des podiums de différentes hauteurs qui encerclent les 10 instrumentistes. Point de décor superfétatoire ici, mais quelques éclairages sentis, de discrètes projections vidéo (abstraites), et des costumes d'époque, le personnage principal arborant d'abord une robe de soie rouge passion, puis noire comme la mort pour elle imminente, puis d'un blanc éclatant pour sa résurrection

fantomatique.

Dès le début du spectacle, la plainte du bandonéon du formidable musicien argentin Héctor Del Curto envahit l'espace scénique et rythme ensuite les scènes du premier opéra-tango de l'histoire. Omniprésent, obsédant, l'instrument donne à lui seul la couleur d'une musique et d'une culture centenaire à laquelle Piazzola a insufflé une vie nouvelle. La couleur noire, triste. Le bandonéon est un symbole, tout comme chaque personnage de l'opéra : Maria, la prostituée, symbole de toutes les femmes qui s'abîment dans les destins tragiques, à la fois Lulu et Jenny-des-Pirates. Maria aime son souteneur ; Maria finira assassinée, puis l'ombre de Maria hantera le port, chantant inlassablement son histoire…

La chanteuse uruguayenne Ana Karina Rossi – qui a récemment chanté le rôle-titre à l'Opéra national du Rhin – apporte toute la sensualité requise par le personnage de Maria, ainsi que beaucoup d'émotion, les deux qualités primordiales que requiert cette partie. Dans le rôle du Payador, le ténor argentin Rubén Peloni est plus proche du chant « cabaret », offrant une réplique de choix à sa collègue, avec un jeu cependant moins incisif. Enfin, vieux briscard de la scène, le comédien Daniel Bonilla-Torres campe un formidable Duende, avec sa voix fêlée, cabossée par la vie. Enthousiaste au plus haut point, le public leur fait un triomphe debout !

Le lendemain (10 octobre 2021), le concert de clôture avait lieu dans la superbe église Santa Maria, face au château des Ducs de Bragance, à l'intérieur des remparts de la partie haute de la ville. Musique de chambre cette fois, avec un trio de Dvorak (le « Dumky ») et un quintette de Schubert (« La truite ») avec l'incontournable Filipe Pinto-Ribeiro au piano, accompagné de ses amis musiciens : David Castro-Balbi au violon et Kyril Zlotnikov au violoncelle, rejoints par Francisca Fins à l'alto et Tiago Pinto-Ribeiro à la contrebasse dans le quintette.

La première pièce a été composée en novembre 1890 par le maître tchèque, et ce sera son dernier trio (N°4 de l'Opus 90. Les trois instrumentistes excellent à en reproduire le climat rêveur et le lyrisme exacerbé, à en souligner les passages tristes avec délicatesse et à donner aux sections « nerveuses » le brio qu'elles appellent.

La deuxième est l'une des partitions les plus glorieuses de toute la littérature chambriste, et est certainement l'œuvre la plus populaire de Schubert avec le fameux « La Jeune fille et la mort ». Elle lui a été commandée par le violoncelliste Sylvestre Paumgartner qui suggéra au compositeur d'y insérer la musique du lied « La Truite » écrit quelques années plus tôt. Cette œuvre gaie, pétillante, mélodieuse reflète une époque qui paraît être la plus heureuse du compositeur. On sent une joie de vivre et un optimisme plein d'allant dans ce quintette en 5 mouvements à la magie mélodique, au climat plein d'insouciance et de gaieté.

La lecture de ce Quintette offerte par nos brillants instrumentistes est enlevée, rieuse, généreuse ; les 5 interprètes se complétant magnifiquement dans une unité exemplaire. Chaque mouvement, chaque motif, chaque thème est restitué avec dextérité, émotion, humour et tendresse. Le bonheur et la joie de faire de la musique ensemble se lit sur les visages de ces complices et amis qui ont font vibrer un auditoire enthousiaste. A l'alto, la jeune portugaise Francisca Fins se montre prodigieuse de finesse, de virtuosité, de sentiment. Tiago Pinto-Ribeiro fait lui résonner sa contrebasse avec une tendre et élégante virtuosité, tandis que les violoniste et violoncelliste font briller leurs instruments; ils portent le Quintette miraculeux à des sommets de beauté. Enfin, le piano de Filipe Pinto-Ribeiro a toutes les couleurs de la vie. Là encore, le public leur fait une ovation debout… plus que méritée !

C'est avec impatience que nous attendons le 1er octobre 2022 pour la deuxième édition de cet attachant festival dans l'une

des plus belles cités de la péninsule ibérique !

Emmanuel Andrieu

2022

CRITIQUE, concerts. Festival Bragança Classicfest : les 6, 7, 8 & 9 octobre 2022.

La deuxième édition du Festival International de Musique **Bragança ClassicFest** s'est déroulée du 29 septembre au 9 octobre de 2022, dans la ville d'art et d'histoire de Bragança, cité patrimoniale exceptionnelle proche de la frontière espagnole. Sous la direction artistique du pianiste **Filipe Pinto-Ribeiro**, le Festival 2022 a été un énorme succès (avec des salles combles et un publique enthousiaste), en ayant à cœur d'associer de superbes lieux à des programmes musicaux de haut vol. De grands solistes et ensembles instrumentaux s'y sont ainsi succédés (soulignant l'ampleur internationale de l'événement), comme Gérard Caussé, Diana Tishchenko, Marcelo Nisinman, Lena Belkina, ou encore l'Orchestre de Chambre de Vienne.Les quatre derniers concerts du festival, les 6, 7, 8 et 9 octobre ont été particulièrement forts en qualité d'exécution et en termes d'émotion.

Le premier concert (le 6 octobre) réunissait, dans la magnifique église Santa Maria sise à l'intérieur de la citadelle médiévale, la violoniste russe Diana Tischenko et Filipe Pinto-Ribeiro, dans un programme offrant une large place à Schubert et Debussy. Démarrant par la fraicheur et la tendresse du grand duo D.574 de Schubert, il s'ensuit par contraste une pièce pour violon seul du compositeur Ukrainien

Bohdan Sehin, donnée ici en première mondiale. L'écriture est sobre, tragique, coupe le souffle par des pizzicatti en triple forte, telles des balles de fusil, quand dessous se fait entendre la dernière berceuse. Il fallait oser le Tzigane de Ravel pour revenir à la vie. Joué dans une audace folle et libre, le duo a étonné par l'étendue des nuances qui ont rendues à Ravel toutes les émotions contenues dans cette pièce brûlante. La fête finissait par trois morceaux de Gershwin, tropicalisant l'ambiance de cette soirée très chaleureuse.

Lors du concert du 7, dans le cadre du superbe et très confortable Théâtre municipal de la ville, on retrouvait la violoniste russe accompagnée par Rosa Maria Barantes (au piano), Tiago Pinto-Ribeiro (contrebasse) et Marcelo Nisinman (au bandonéon) pour une soirée consacrée au Tango. La venue de Marcelo Nisinman était déjà en soit un événement : bandonnéoniste virtuose, compositeur moderniste, le concert a alterné ses propres compositions avec celles de son Maitre Astor Piazzola. La couleur de son tango est plus noire que rouge, alternant nostalgie, drame et mélancolie. « *Pourquoi tu te lèves* », morceau écrit à Paris dans un moment d'abandon, en était le révélateur. L'entente avec le bandonnéoniste fut palpable, comme s'ils ne formaient qu'une seule entité, et la nostalgie passa naturellement dans ce chant sentimental et délectable, dont l'alliance des timbres donnait une âme à la musique incroyable de Nisinman et Piazzola.

Le 8, cette fois à l'intérieur de l'église du couvent Sao Francisco récemment acquise par la
municipalité, avait lieu le premier concert d'un nouvel ensemble, le Juventus DSCH, composé de (son directeur) Filipe Pinto-Ribeiro, et de Malina Ciobanu (violon), Manuel de Almeida Ferrer (violon), João Álvares Abreu (alto) et Pedro Gomes Silva (violoncelle). Le programme proposait le quintette pour piano et cordes de Dvorak, précédé du quatuor à cordes d'Eurico Carrapatoso, joué en présence du compositeur, lui-même natif et inspiré par la région de Bragança. Les

jeunes interprètes de ce soir, issus des meilleurs éleves des dernières académies du Festival Verao Clássico de Lisbonne (que
dirige également Filipe Pinto-Ribeiro) étaient habités par cette musique, et l'ont porté au sommet par leur enthousiasme et leur fraîcheur.

Enfin, le concert de clôture (au Théâtre municipal, le 9) était dévolu à la voix avec un récital de l'excellente mezzo ukrainienne Lena Belkina, accompagnée au piano par le pianiste russe Matthias Samuel, confirmant au passage que la musique demeure un pont entre les peuples. Elle offre au public un récital extrêmement sensible, en mode crescendo, incarnant un grand nombre de personnages d'opéra qu'elle a pu interpréter durant sa carrière, notamment à l'opéra de Vienne où elle fit partie de la troupe de la fameuse Staatsoper. Parmi eux, on retiendra surtout l'air de Dalila « *Mon cœur s'ouvre à ta voix* », tiré de l'opéra éponyme de Saint-Saëns, d'un souffle dramatique et d'une puissance tellement inouïe qu'il a abasourdi le public. Bref, une clôture en fanfare de cet attachant festival éclectique et de très haute tenue musicale !

Emmanuel Andrieu



ROUEN, Opéra. BIZET : CARMEN version 1875 / Glassberg / Gilbert (du 22sept au 3 oct 2023)

Le cycle « Au miroir des mondes » proposé par le **Palazzetto Bru Zane – Centre de musique romantique française**, révèle et interroge en cette rentrée 2023, l'inspiration étrangère dans la musique française. De nombreux compositeurs évoquent les lointaines contrées dans une langue inspirée qui indique un « essai de renouvellement de l'art national ». Ces contrées étrangères ainsi (re)découvertes et réinvesties interrogent l'identité de la musique française.



Il s'agit d'un Orient fantasmé comme de cultures européennes proches … dont au delà des Pyrénées, **le fort tempérament ibérique** à la latinité sensuelle exacerbée. Les compositeurs découvrent cette sensualité inespérée que condamnent en Occident, les bienséances de la morale bourgeoise. En témoigne toujours la réussite de la sulfureuse **Carmen de Bizet** dont la

Habanera fameuse exprime l'Espagne, mais une Espagne réinventée voire fantasmée.

CARMEN version VIENNE 1875… Rendez-vous majeur de ce cycle événement : Carmen de Bizet (**les 22, 24, 26, 28, 30 sept**, à **ROUEN, Théâtre des Arts** / Ben Glassberg, direction / Romain Gilbert, mise en scène, avec Marianne Crebassa, dans le rôle-titre et Thomas Atkins, dans celui de Don José…) – mais aussi La Montagne noire d'Augusta Holmès et Le Tribut de Zamora de Charles Gounod. Après l'exhumation des versions originales de Faust de Gounod (2918), de La Vie parisienne d'Offenbach (2021), le Palazzetto Bru Zane propose la version de Carmen créée à Vienne le 23 oct 1875, avec la restauration des décors, des costumes et de la mise en scène d'époque, avec les récitatifs d'Ernest Guiraud.



PLUS d'infos sur CARMEN version Vienne 1975 : https://bru-zane.com/fr/evento/carmen/

ROUEN, Théâtre des Arts
BIZET : Carmen
6 représentations : du 22 sept au 3 oct 2023



RÉSERVEZ VOS PLACES
https://www.operaderouen.fr/programmation/carmen/

Vendredi 22 septembre à 20h
Dimanche 24 septembre à 16h

Mardi 26 septembre à 20h
Jeudi 28 septembre à 20h
Samedi 30 septembre à 18h
Mardi 03 octobre à 20h

Tarif A – de 10€ à 68€

Georges Bizet : Carmen
Opéra-comique en quatre actes
Livret d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy
Créé à Paris en 1875
Durée : 3h, entracte inclus – En français surtitré

Direction musicale: Ben Glassberg
Mise en scène: Romain Gilbert

Carmen: Deepa Johnny
Don José: Thomas Atkins
Micaela: Iulia Maria Dan
Escamillo: Nicolas Courjal
Frasquita: Faustine de Monès
Mercedes: Floriane Hasler
Le Remendado: Thomas Morris
Le Dancaïre: Florent Karrer
Zuniga: Nicolas Brooymans
Morales: Yoann Dubruque

Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie
Chœur accentus / Opéra de Rouen Normandie
Maîtrise du Conservatoire à rayonnement régional de Rouen

Télécharger ici **le programme de salle** Carmen de Bizet à l'Opéra de ROUEN :
https://www.operaderouen.fr/wp-content/uploads/2023/06/ORN_S23

24_PROGdeSALLE_A_CARMEN_web.pdf

ENTRETIEN



LIRE aussi notre ENTRETIEN avec Etienne Jardin, directeur de la Recherche et des publications au Palazzetto Bru zane à propos du cycle « Au miroir des mondes » et de Carmen version Vienne 1875 : https://www.classiquenews.com/entretien-avec-etienne-jardin-directeur-de-la-recherche-et-des-publication-au-palazzetto-bru-zane-a-propos-de-la-nouvelle-saison-2023-2024-au-miroir-des-mondes-carmen-1875/

CRITIQUE, concert. DIJON, Auditorium, le 16 septembre 2023. MOZART/SCHUBERT.

Orchestre de Chambre de Lausanne / Renaud Capuçon.

Si l'on connaissait **Renaud Capuçon** comme violoniste à la carrière internationale et comme directeur artistique de festivals prestigieux (Festival de pâques d'Aix-en-Provence, Sommets musicaux de Gstaad, Rencontres musicales d'Evian), c'est avec sa troisième casquette que nous le retrouvons à l'**Auditorium de Dijon**, comme chef d'orchestre en l'occurrence, ce soir placé à la tête de l'**Orchestre de Chambre de Lausanne** dont il a nommé directeur musical la saison dernière.



Le concert dijonnais met doublement le musicien français en avant car il se charge de la première partie en tant que

soliste, en interprétant le *5ème Concerto pour violon* de **W. A. Mozart**. Un ouvrage qui fut écrit en 1775 pour cordes, 2 hautbois et 2 cors alors que Mozart n'avait pas encore vingt ans. Ample, avec des mélodies de toute beauté, l'œuvre offre un dialogue violon / orchestre d'une grande finesse, brillant et alerte dans une théâtralité orchestrale charmante comme l'entrée du soliste sur le bref *Adagio* en récitatif du premier mouvement ou encore le court intermède turc du *Finale*. **Renaud Capuçon** livre un Allegro aperto aussi bondissant que capricieux, puis un *Adagio* suave et séduisant. Il conclut par un *Tempo di minuetto* langoureux et imprévisible, suspendu par un A*llegro (alla turca)* à la fois précipité et très marqué. Faisant généralement face au public, il sait se fondre dans les *tutti* tout en indiquant les départs aux musiciens par de simples mouvements de tête ou levers d'archet.

Toute aussi apollinienne et cristalline, et en ne s'autorisant aucune autre effusion que de majestueux ralentis finaux, l'approche reste similaire dans la *9ème symphonie* (dite "La Grande") de **Franz Schubert**. Obtenant une fluidité parfaite des ses musiciens, Capuçon rend ainsi justice au sens de la continuité qui fait le propre du discours schubertien. S'il prend son temps, il n'en renonce pas pour autant à une grande netteté et à une superbe maîtrise de la dynamique. Même si l'on a entendu des versions plus « viennoises" ou tourmentées, chef comme orchestre savent faire naître l'émotion.

C'était déjà le deuxième rendez-vous symphonique de la saison dijonnaise (après une 9ème de Beethoven, le 8 septembre, par le Choeur et l'Orchestre "maison"), au sein de la très riche et variée saison de l'Opéra de Dijon (dont nous avons annoncé la saison lyrique dans ces colonnes).

CRITIQUE, concert. DIJON, Auditorium, le 16 septembre 2023.

MOZART/SCHUBERT. Orchestre de chambre de Lausanne / R. Capuçon. Photo © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Renaud Capuçon interprète le Concerto pour violon N°5 de Mozart avec l'Orchestre de Chambre de Lausanne

---

CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre (du 15 au 24 septembre 2023). VERDI : Don Carlos. C. Castronovo, R. Willis-Sorensen, D. Ulyanov, E-M. Hubeaux, S. Degout… L. Steier / M. Minkowski.

Après Paris et Lyon, Anvers et Bâle, ces cinq dernières années, c'est au tour du **Grand-Théâtre de Genève** de (re)mettre à l'honneur ***Don Carlos*** de **Giuseppe Verdi** dans sa version originale française en cinq actes (ballet inclus)… et avec un éclatant succès pour ce qui concerne le chant et la musique !

Ce sont ainsi près de quatre heures de musique qui sont données ici à entendre, soit la quasi intégralité de la partition, telle que même le public parisien à la création de

l'ouvrage en 1867 n'a pas pu la découvrir… De fait, ce sont au moins cinq ou six morceaux sacrifiés lors de la première parisienne qui ont été retenus dans la cité de Calvin, depuis le chœur des bûcherons introductif de l'acte de Fontainebleau, jusqu'à de nombreux passages si essentiels, éclairant les rapports complexes entre les différents protagonistes du drame, tel le duo Philippe II et Posa au II ou entre Eboli et Elisabeth à l'acte IV.



Et pour commencer, on pouvait faire confiance à **Marc Minkowski** de porter haut cette partition, après avoir dirigé *in loco* les deux autres titres-phares du **Grand Opéra français** que sont *Les Huguenots* de Meyerbeer et *La Juive* de Halévy, avec le succès que l'on sait. Placé à nouveau à la tête de l'**Orchestre de la Suisse Romande**, le chef français n'a pas de mal à restituer à l'ouvrage verdien sa puissance et sa grandeur, en respectant le phrasé orchestral d'une partition particulièrement

complexe, où se côtoient des esthétiques parfois opposées.

Côté chant, le ténor américain **Charles Castronovo** campe un Don Carlos de haute lignée, avec une excellente diction de notre idiome. Sa projection vocale est suffisamment impressionnante pour rendre parfaitement justice aux explosions de rage contre son père, de même qu'il sait alléger son émission pour rendre plus que crédible ses effusions amoureuses envers Elisabeth. Sa compatriote **Rachel Willis-Sorensen** ne lui cède en rien ; s'exprimant elle-aussi dans un français parfait, elle dresse un portrait tout en nuances de son personnage, avec son timbre aussi charmeur que rayonnant, et une voix dont la richesse des accents amplifie la portée tragique de chacune de ses répliques. Mais sans chauvinisme aucun, avouons que ce sont les deux francophones "de service" – **Stéphane Degout** en Posa et **Eve-Maud Hubeaux** en Eboli (déjà présents dans le même ouvrage à Lyon) – qui marquent le plus les esprits. Le premier subjugue dans un rôle dont il possède toutes les qualités, et notamment une incroyable noblesse de phrasé et des trésors de demi-teintes, tandis que la seconde – si elle ne possède pas un chant aussi éruptif que certaines de ses devancières – n'en traduit pas moins le tempérament à la fois fougueux et déchiré de la princesse dans le fameux air "*Ô don fatal, je te maudis*", après une Chanson du voile de superbe eau. De son côté, la basse russe **Dmitry Ulyanov** (déjà Brogni dans *La Juive* précitée) campe un Philippe II au chant scrupuleusement surveillé, qui n'a pas de mal à émouvoir dans son grand air « *Elle ne m'aime pas…* », tandis que l'autre basse de la production, le chinois **Liang Li**, impressionne par la projection de son Grand Inquisiteur, à l'instar du Moine de **William Meinert**, au registre grave abyssal. Les comprimari sont sans reproche, avec une mention pour le très prometteur ténor français **Julien Henric** (Comte de Lerme).

Quant à la mise en scène de la sulfureuse **Lydia Steier** (qui a défrayé la chronique l'an passé avec sa Salomé parisienne), elle paraît bien morne et pâle par rapport à ce que l'on

pouvait en attendre, en se contentant de transposer l'action dans quelque régime de type stalinien hyper-surveillé, certaines images renvoyant directement au succès cinématographique qu'avait constitué "*La Vie des autres*" (2006), auquel elle emprunte la police secrète (certains de ses membres sont ici déguisés en moine) chargée de surveiller les moindres propos et gestes de tous les protagonistes (Philippe II est lui-même surveillé par la propre milice du Grand Inquisiteur…). L'autodafé du III se résume à une série de pendaisons, après que la soirée ait débuté par celle d'un paysan rebelle – et qu'elle finira sur l'image de celle de Don Carlo et d'Elisabeth. Le ballet, qui intervient également au III, se mue en bal masqué tournant vite en scène d'orgie, finalement brutalement réprimée. Au final, Lydia Steier peine à convaincre, car son approche grand-guignolesque passe à côté tant des enjeux du livret que des règles du Grand-Opéra…

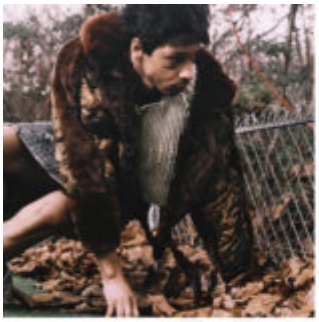
CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre, le 14 septembre 2023. VERDI : Don Carlos. C. Castronovo, R. Willis-Sorensen, D. Ulyanov, E-M. Hubeaux, S. Degout… L. Steier / M. Minkowski. Photos © Magali Dougados.

VIDEO : « Don Carlos » de Verdi selon Lydia Steier au Grand-Théâtre de Genève

---

GENEVE : Nouvelle saison 2023 – 2024 du Grand-Théâtre de Genève

La **nouvelle saison 2023 – 2024** du **GTG Grand-Théâtre de Genève** se révèle à nouveau passionnante, surprenante, annonciatrice de belles rencontre. Le fil rouge jusqu'au printemps 2024 en est « **Jeux de pouvoir** », une thématique qui traverse tout le cycle lyrique et musical (sans omettre les 4 ballets programmés par le directeur du Ballet, Sidi Larbi Cherkaoui), et qui permet de produire un lien entre les différentes propositions tout au long de la saison 2023 – 2024.



Dans le contexte géopolitique exacerbé par la guerre en Ukraine, la thématique ainsi mise en avant prend un relief particulier ; elle montre combien les œuvres du répertoire et la création événement à l'affiche de cette nouvelle saison 2023 – 2024 (« Justice »), permettent de chercher (et peut-être trouver) le sens, d'analyser avec le discernement qui s'impose, la complexité souvent déconcertante voire anxiogène de notre monde actuel.

Grand Théâtre de Genève, saison 2023 – 2024

De Don Carlos à la trilogie Tudor, de « Justice » à Idomeneo… Jeux de pouvoir



Saison 23-24

Pouvoi

Révélateurs des jeux de pouvoir, les opéras ainsi à l'affiche, en particulier **Don Carlos de Verdi** en ouverture de saison, puis à son extrémité (en conclusion de la nouvelle saison) **la Trilogie Tudor de Donizetti** (Anna Bolena, Maria Stuarda, Roberto Devereux) ; sans omettre la création mondiale « **Justice** » d'Hèctor Parra qui offre un éclairage contemporain post-colonialiste entre anciens et nouvelles puissance coloniales, faisant entendre la voix des victimes qui, elles, sont dépossédées du pouvoir.

A travers la succession des productions lyriques, se précisent d'autres thèmes que les jeux de pouvoirs induisent de façon colatérale : **opposition entre père et fils** (entre Carlos et Philippe II dans Don Carlos ; entre Idomeneo et son fils Idamante…) ; c'est aussi la soumission contrainte, recherchée au divin, réactivant la relation souvent conflictuelle, toujours hyperactive **entre divin et humain** (Saint-François d'Assise de Messiaen)…

La Danse s'invite aussi dans cette réflexion critique, soucieuse du sens ; le regard que porte le chorégraphe **Sidi Larbi Cherkaoui** met plutôt en lumière le pouvoir des énergies du corps ; celui des forces autour du corps, en particulier celles environnantes dans la Nature ; confrontation, interaction à l'image de l'aimantation double, féminin / masculin … jeu mouvant des énergies qui s'imbriquent et se heurtent parfois. Ainsi cette saison, ce ne sont pas 3 ballets, mais … 4 (!) que propose le GTG Grand Théâtre de Genève.

TEMPS FORTS LYRIQUES

2 productions événements

DON CARLOS

Don Carlos de Verdi **(jusqu'au 28 sept 2023**) est présenté dans



la version française (créée à Paris, en 1867) – l'enjeu est politique avec un pouvoir qui s'oppose à la libération des flamands ; Verdi y évoque clairement l'oppression d'un pouvoir autoritaire, celui du Roi d'Espagne, Philippe II, « piloté » par la figure du Grand Inquisiteur, inflexibles quant à l'indépendance d'une nation; c'est aussi un drame familial qui oppose le père et le fils ; – la mise en scène (avec vidéo et décor impressionnant) fixe l'omnipotence d'un pouvoir monarchique autoritaire. Ce Don Carlos marque aussi la poursuite du cycle « grand opéra à la française », sous la direction de Marc Minkowski.

https://www.gtg.ch/saison-23-24/don-carlos/

LIRE aussi notre présentation de DON CARLOS au GTG Grand Théâtre de Genève : https://www.classiquenews.com/geneve-grand-theatre-nouveau-don-carlos-de-verdi-minkowski-l-steier-du-15-au-28-sept-2023/

TRILOGIE TUDOR

Le GTG affiche en fin de saison, la tragédie lyrique **Roberto Devereux** de Gaetano Donizetti **(31 mai – 30 juin 2024**), probablement le moins connu et pourtant musicalement parmi les plus belles partitions de Donizetti ; Ce dernier volet créé à Naples en 1837, ferme la trilogie des opéras Tudor du compositeur romantique italien ; le cast réunit entre autres : Elsa Dreisig, Stéphanie d'Oustrac, Nicola Alaimo (qui avait chanté aussi Nabucco à la fin de la saison précédente) – Ce dernier volet referme ainsi le parcours de la Reine Elisabeth Ière à travers les 3 opéras dans une vision sombre voire fantomatique, où s'affirma aussi la présence de la modernité (avec un dispositif vidéo développé).

https://www.gtg.ch/saison-23-24/roberto-devereux/

autres temps forts

Pour NOËL 2023, **Le Chevalier à la Rose / Der Rosenkavalier** (1911) de Richard Strauss occupe l'affiche **du 13 au 26 déc 2023**, dans une nouvelle production conçue par le comédien viennois Christoph Waltz (13-26 déc 2023) : il jouait le méchant dans le dernier James Bond après avoir entre autres travaillé pour Tarentino… Ici, l'aristocratie est confrontée aux « nouveaux riches » – Christoph Waltz soigne particulièrement le profil de chaque personnage grâce à un travail spécifique avec les chanteurs… Avec Maria Bengtsson, Michèle Losier, Bo Skovhus… Jonathan Nott et l'Orchestre de la Suisse Romande.
https://www.gtg.ch/saison-23-24/le-chevalier-a-la-rose/

MARIA DE BUENOS-AIRES
L'Opéra-tango d'Astor Piazzolla, Maria de Buenos-Aires **(27 oct – 5 nov 2023)**, est un opéra tangista (créé en mai 1968 – première genevoise) particulièrement prenant, autant par ses rythmes argentins que son sujet tragique, bouleversant ; le metteur en scène Daniele Finzi Pasca revient à Genève après « Eisntein on the beach » – La production comprend la collaboration d'une chanteuse argentine (Raquel Camarinha), des acrobates danseurs, les choeurs et les musiciens de la Haute école de musique de Genève, que rejoignent plusieurs solistes du tango (bandonéon).

https://www.gtg.ch/saison-23-24/maria-de-buenos-aires/

JUSTICE de Hèctor Parra (22-28 janv 2024)
L'action porté par le livret de Fiston Mwanza Mujila, évoque un accident déplorable dont est responsable une multinationale au Congo, provoquant de nombreuses victimes ; l'œuvre souligne l'opposition entre la multinationale et le gouvernement opprimant le peuple et les ONG qui les soutiennent. L'opéra en création fait appel à un guitariste congolais qui travaille avec le compositeur dont la musique à la fois imaginative et « atmosphérique », s'inspire des motifs congolais, tout en explicitant sa dimension onirique entre réalité et fiction. Création mondiale.
https://www.gtg.ch/saison-23-24/justice/

IDOMENEO (21 fév au 2 mars 2024)
Sidi Larbi Cherkaoui assure la mise en scène de cette nouvelle production du drama per musica de Mozart. Le chorégraphe, artiste associé ??? de l'Opéra de Genève, travaille avec la plasticienne japonaise Chiharu Shiota ; celle ci élabore tout un réseau de ficelles rouges qui suscite l'imaginaire pour créer les espace de l'action – Ces ficelles sont utilisées par les danseurs – l'approche souligne l'emprise des dieux ; elle interroge la relation du père (Idomeneo, roi de Crête) et son fils Idamante et dévoile aussi ce en quoi parce qu'il refuse de transmettre le pouvoir à son fils, Idomeneo suscite la tragédie et le désordre. La transmission du pouvoir est aussi

dévoilée dans la relation de Don Carlos et de son père dans l'opéra de Verdi qui ouvre la saison. Pour cette nouvelle production, Sidi Larbi Cherkaoui sollicite une troupe spécifique (comme Pelléas et Mélisande alors réalisé en plein covid) : quelques danseurs aident les chanteurs à se mouvoir dans un monde qui évolue en permanence – Ce travail entre la danse et les arts plastiques s'annonce prometteur ; Avec entre autres Stanislas de Barbeyrac (Idomeneo) et Lea Desandre (Idamante)… Instrumentistes de la Cappella Mediterranea, sous la direction de Alarcon Leonardo García Alarcón (que l'on avait salué la saison précédente pour son travail sur Atys, avec le chorégraphe Angelin Preljocaj).
https://www.gtg.ch/saison-23-24/idomenee/

SAINT-FRANCOIS D'ASSISE (11-18 avril 2024)

Nouvelle production – Le divin d'Idomeneo se retrouve aussi dans Saint-François d'Assise d'Olivier Messiaen (créé à l'Opéra Bastille à Paris en nov 1983) – production initialement programmée en 2020 mais annulée à cause du covid. Le regard du metteur en scène algérien Adel Abdessemed promet d'être aussi puissant que personnel car il a lui-même été sauvé par des prêtes… La musique prenante du croyant Messiaen crée un opéra testament, à la fois spirituel et intime qui chante la beauté du monde et le mal qui le dévore tout autant… Adel Abdessemed dont c'est la première mise en scène d'un opéra, aiguise le chant des contraires, « entre paix et adoration, entre espoir et damnation, entre enfer et ciel. L'enfer pénètre chaque particule de la cellule de l'être en société et, dans le propos de l'artiste, seul le ciel est là comme antidote contre tous les phénomènes barbares de notre temps. »
https://www.gtg.ch/saison-23-24/saint-francois-dassise/

Présentation vidéo de la nouvelle saison 2023 – 2024 du GTG Grand Théâtre de Genève, par **AVIEL CAHN**, directeur général :



Présentation et intervention : Aviel Cahn, directeur général, Sidi Larbi Cherkaoui, directeur du Ballet, et Clara Pons, dramaturge

la DANSE au GTG Grand Théâtre de Genève
saison 2023 – 2024
4 BALLETS
toutes les infos sur la saison ballets du GTG :
https://www.gtg.ch/saison-23-24/?filter=ballet

ELEMENTS (18-22 nov 2023)
Sidi Larbi Cherkaoui, directeur du Ballet du GTG Grand Théâtre de Genève regroupe 3 pièces Noetic, Faun et Boléro (conçu avec Damien Jalet, créé à Paris en 2013) : les 3 morceaux en une même soirée, partage une même thématique, celle de la représentation de l'énergie qui existent autour de nous ; galactique et cosmique dans le « Boléro » ; éthérée dans « Noethic » (comme l'eau) ; à la fois plus charnel et panthéiste avec le couple du Faune et de la nymphe, dans la foret dans « Faun » (où la nature se révèle omniprésente) – Musiques de Debussy, Ravel (Orchestre de Suisse Romande) – Ce premier volet chorégraphique est aussi une grande soirée symphonique.
https://www.gtg.ch/saison-23-24/elements/

PLANET (WANDERER) : 8, 9, 10 mars 2024
Le ballet invité de la saison est celui de Damien Jalet (artiste associé): Planet (Wanderer) créé à Paris, (Chaillot, Th National de la Danse en 2021). D'un spectacle où des humains subissent une matière qui s'écoulent sur eux, le chorégraphe éclairent la résistance des corps oppressés, dans

une rencontre avec le plasticien Kohei Nawa…
https://www.gtg.ch/saison-23-24/planet-wanderer/

OUTSIDER (3, 4, 5 mai 2024)
Rachid Ouramdane (directeur du Centre National de la Danse, Chaillot, à Paris) présente son ballet « Outsider » en création mondiale à Genève. Un regard sur le défi et les limites : ceux de sportifs de haut niveau qui se mêlent aux danseurs pour exprimer les performances du corps. Musique de Julius Eastman par les jeunes pianistes de la HEM qui jouent les pièces lyriques et martiales du compositeur américain – ballet en partenariat avec La Plage.
https://www.gtg.ch/saison-23-24/outsider/

FORCES (12, 14, 15 et 16 juin 2024)
Le spectacle réunit deux ballets : « Busk » d'Aszure Barton, et « Strong » de Sharon Eyal – Dans une énergie féminine, les deux pièces partage cette capacité à la grande virtuosité rythmique qui éprouve le corps et les conduit jusqu'à transcender l'action et l'espace ; « fragilité, tendresse, résilience » imprime à Busk sa capacité à exposer toutes les nuances du psychisme humain qu'il s'agisse du groupe ou de l'individu. Sharon Eyal chorégraphie 17 danseurs envoûtés dont la force est dans le groupe et tout autant dans la solitude.
https://www.gtg.ch/saison-23-24/forces/

PLUS D'INFOS : sur le site du GTG Grand Théâtre de Genève
VOIR aussi la présentation de la nouvelle saison 203 – 2024 « Jeux de pouvoir », ici :

https://www.gtg.ch/saison-23-24/jeux-de-pouvoir/

CRITIQUE, concert. BESANCON (76ème Festival International de Musique de Besançon), Théâtre Ledoux, le 13 septembre 2023. GLINKA, MOUSSORGSKI, RACHMANINOV. Württembergische Philharmonie Reutlingen, Ariane Matiakh (direction).

C'est à un concert 100% russe que la 6ème soirée du **76ème édition du Festival International de Musique Besançon** (couplée avec la **58ème édition du fameux Concours International de jeunes chefs d'orchestre**) offre à un public venu en masse entendre diriger l'un des plus grands talents féminins de la direction d'orchestre, la cheffe française **Ariane Matiakh**, venue en compagnie de l'orchestre allemand dont elle est la directrice musicale depuis la saison dernière : le **Württembergische Philharmonie Reutlingen**.

Nous avions découvert cette artiste il y a une dizaine d'années à Montpellier où elle avait magistralement dirigé la pourtant redoutable 7ème Symphonie (dite "Leningrad") de

Chostakovitch, et c’est merveille de constater comme le répertoire russe lui sied bien, en même temps que la moindre phalange symphonique – que toute ville allemande de plus de 100.000 habitants possède (Reutligen, au sud de Stuttgart, en possède 125.000) – sonne formidablement.



Comme tour de chauffe, c’est la courte pièce symphonique “*Karaminskaja*” issue de la main de **Mikhaïl Glinka** qui est donnée et qui permet de constater la fière santé et le bon état de marche de la phalange germanique. Ce sont les magnifiques “*Chants et Danses de la mort*” de **Modeste Moussorgski** qui lui font suite, défendus ici par le baryton ukrainien **Yuriy Yurchuk**, que nous avons pu applaudir plusieurs fois déjà au Théâtre Royal de La Monnaie de Bruxelles. Le talent de coloriste d’**Ariane Matiakh** se retrouve dans cet ouvrage, notamment lors de la terrible bataille de la dernière chanson du Commandant où l’Orchestre expose avec brio les élans guerriers tout en privilégiant la voix du chanteur. La cheffe paraît pleinement en osmose avec lui, qui s’avère un

soliste aussi constant dans sa sensibilité singulière que dans une cruauté implacable, tirant le meilleur de cette orchestration due à la main de Chostakovitch (en 1962), qui se se révèle un modèle de sobriété et de pleine adéquation avec la version originale piano/voix. Yurchuk enchaîne avec la *Cavatine d'Aleko*, extrait du court opéra homonyme de Rachmaninov, dans lequel le chanteur ukrainien réalise une performance superbe d'intensité, dans la souffrance et le désespoir comme dans la violence, d'une voix richement timbrée et bien projetée. Le public lui fait une fête amplement méritée.

En seconde partie, place aux fameuses "*Danses Symphoniques*" du même **Sergueï Rachmaninov**, dont Matiakh restitue avec une conviction communicative toute la richesse orchestrale : pas un seul temps mort ici, les excellents musiciens de l'orchestre – notamment des bois rutilants et des cordes tour à tour tranchantes et moelleuses – prenant manifestement plaisir à mettre en valeur cette orchestration brillante. La valse acquiert une couleur ironique qui évoque Mahler, tandis que la sauvagerie de la danse finale, avec ses citations du *Dies irae*, renvoie au *Sacre du printemps* de Stravinski, et ce n'est que justice rendue à cette partition initialement conçue pour le ballet.

Une grande soirée de musique russe au Festival de Besançon !

CRITIQUE, concert. BESANCON (76ème Festival International de Musique de Besançon), Théâtre Ledoux, le 13 septembre 2023. GLINKA, MOUSSORGSKI, RACHMANINOV. Württembergische Philharmonie Reutlingen, Ariane Matiakh (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Dmitri Hvorostovsky chante la Cavatine d'Aleko (de Rachmaninov).

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève

C’est une question qui nous habite tous, en silence, presque chaque jour : comment garder le cap quand les repères s’effacent ? Si chacun y répond à sa manière, Sidi Larbi Cherkaoui propose, avec *Ukiyo-e*, une piste résolument collective. Pour sa première création à la tête du Ballet du Grand Théâtre de Genève, le chorégraphe belge puise dans l’esthétique des estampes japonaises, ce fameux « *monde flottant* », pour livrer une œuvre d’une formidable densité. Donnée deux jours après le spectacle d’ouverture (« *Mycellium* » par Christos Papadopoulos) de la 20e Biennale de la Danse de Lyon, la pièce a immédiatement capté notre attention par son ambition autant que par sa maîtrise.

Le plateau dévoile un univers visuel renversant : des structures d’escaliers mouvants, gigantesques et légèrement

inquiétants, se déplacent, se segmentent, se recomposent sans fin. Ces architectures instables, qui évoquent tour à tour des échafaudages urbains ou des rêves géométriques, imposent aux interprètes une relation au corps et à l'espace d'une exigence folle. On y voit des danseurs gravir des pentes abruptes, s'y agripper, s'y effondrer ou au contraire s'y élever avec une grâce désarmante : un décor qui est à la fois l'adversaire, le partenaire, le miroir d'un monde où tout bouge, où rien ne se fixe.

Face à ce labyrinthe en perpétuel mouvement, les 22 danseurs du **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** déploient une palette gestuelle éblouissante. Le langage chorégraphique de **Sidi Larbi Cherkaoui**, fidèle à sa réputation, mêle avec une fluidité hypnotique des influences multiples – lignes épurées de la danse contemporaine, ondulations du *hip-hop*, rigueur presque martiale des arts martiaux, et cette *organicité* si particulière qui fait sa signature. Chaque corps semble chercher son équilibre, non pas seul, mais dans le rapport à l'autre : on s'attire, on se retient, on se porte, on se lâche. Cette dynamique de groupe, tantôt solidaire, tantôt chaotique, dessine en creux une réflexion puissante sur ce qui nous relie quand tout nous sépare.



La bande-son, elle, ajoute une couche d’émotion vertigineuse. Les cordes – violon, alto, violoncelle – tissent une trame lyrique et vibrante, tandis que les percussions électroniques et les instruments traditionnels japonais, comme le *shinobue* ou le *kokyu*, injectent une énergie tantôt méditative, tantôt presque tribale. Ce dialogue entre l’acoustique et le numérique, entre l’Orient et l’Occident, entre le souffle et le rythme, colle à la peau des danseurs et amplifie chaque geste. Les lumières, jouant avec subtilité sur les ombres portées et les transparences, achèvent de plonger la salle dans une atmosphère à la fois fragile et grandiose.

Mais ce qui frappe le plus, au-delà de la prouesse technique, c’est l’incroyable respiration de l’ensemble. La pièce alterne des moments d’une douceur presque contemplative – un corps suspendu dans le vide, un duo d’une lenteur infinie – et des explosions collectives d’une énergie brute, où les 22

interprètes semblent pris dans une fièvre commune. On y sent battre un cœur humain, avec ses abîmes et ses élans, ses doutes et ses sursauts. Le « *monde flottant* » n'est pas ici un refuge nostalgique, mais un terrain d'action : on ne dérive pas, on lutte, on s'adapte, on invente.

En refermant cette soirée, on emporte avec soi une sensation étrange : celle d'avoir assisté à un acte de résistance joyeuse. **Sidi Larbi Cherkaoui** nous rappelle que l'incertitude n'est pas une fatalité, mais une matière à danser. Et avec cette troupe époustouflante de générosité et de précision, il transforme l'angoisse en poésie, le chaos en partition, la chute en élan. ***Ukiyo-e*** est pas un ouvrage qui vous prend, vous bouscule, vous soulève. Et l'on en sort, irrésistiblement, plus vivant…



CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Grégory Batardon

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 10 septembre 2023. « Mycellium » par Christos PAPADOPOULOS et le Ballet de l'Opéra national de Lyon

C'est par un souffle d'une radicalité hypnotique que s'est ouverte, le 9 septembre 2023, la 20e Biennale de la Danse de Lyon. À la Maison de la Danse, le Ballet de l'Opéra de Lyon, dirigé par le chorégraphe grec Christos Papadopoulos, a offert – avec son nouvel *opus « Mycellium »* – une expérience immersive que le public lyonnais a

accueilli par des ovations interrminables.

D’emblée, le plateau se métamorphose en un *magma* fascinant. Surgi de la pénombre, un unique interprète semble flotter, traversant l’espace dans un lent balancement. Il est bientôt rejoint par d’autres, puis par une vingtaine de danseurs, apparaissant comme les cellules d’un même organisme se réveillant à la vie. On pense alors aux algues dans les courants marins, aux gazouillis d’oiseaux ou à la dérive lente d’un iceberg – des images qui ont jalonné le parcours du chorégraphe. Ici, Papadopoulos creuse son sillon avec une cohérence saisissante, puisant son inspiration dans les structures invisibles du vivant.

Le titre de la pièce, « *Mycellium* », désigne ce réseau de filaments souterrains qui relie les champignons entre eux. Cette toile invisible est magistralement transposée en un langage chorégraphique inédit : une danse minimaliste faite de micro-mouvements, de déhanchés incessants et de décalages rythmiques infimes Les vingt danseurs du **Ballet de l’Opéra de Lyon**, vêtus de costumes noirs et soyeux qui captent la lumière avec une superbe élégance, forment une entité mouvante – et leur cohésion est bluffante. Liés par ce que l’on devine être une « *colle invisible* », ils n’ont de cesse de se frôler, de se séparer, de se reformer, dans une géométrie sans cesse réinventée.

Les tableaux qui se succèdent sont d’une richesse incroyable. On voit le groupe se compacter en une masse menaçante et hypnotique, répétant un geste unique avec une précision d’horloger, porté par la pulsation électrique de la musique de ***Coti-K***. Puis, l’ensemble se fluidifie, s’organise en vagues, rappelant les tentacules d’anémones de mer ou les ondulations de la soie. L’écriture de Papadopoulos, qui ne se contente pas de copier la nature mais en épouse les mécanismes, impose une perception du temps et de l’espace totalement renouvelée. Rien

n’est abrupt, tout se développe organiquement à partir d’une impulsion infime, d’un simple ralentissement, créant une transe collective qui happe le spectateur. Les lumières, également somptueuses, sculptent les corps, faisant surgir des ombres et des reflets qui accentuent l’illusion de profondeur.

Au-delà de la prouesse technique, ***Mycellium*** est une œuvre d’une poésie et d’une beauté qui parlent à tous. En célébrant la puissance du geste simple et de l’interconnexion, **Christos Papadopoulos** signe une œuvre majeure, une merveille organique et minimaliste qui prouve une fois encore l’excellence du **Ballet de l’Opéra de Lyon**. Ce spectacle a été moment de grâce pure !…

_____

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 10 septembre 2023. « Mycellium » par Christos PAPADOPOULOS et le Ballet de l’Opéra de Lyon. Crédit photographique (c) Droits Réservés

---

CRITIQUE, danse. BAYONNE, 33ème Festival “Le Temps d’aimer la Danse” (Salle Lauga), le 9 septembre 2023.

« On achève bien les chevaux » par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger, Daniel San Pedro et le Ballet national du Rhin

On sort de la Salle Lauga à Bayonne, ce 9 septembre 2023, comme on émerge d'une transe collective. La 33e édition du festival *Le Temps d'aimer la danse* vient d'accueillir une œuvre qui ne se contente pas de raconter la détresse d'une époque, elle la fait littéralement courir, suer, vaciller et se relever sous nos yeux. L'adaptation du roman « *On achève bien les chevaux* » d'Horace McCoy par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et Daniel San Pedro est une expérience charnelle qui bouscule, épuise et emporte tout sur son passage.

Avec l'ingénieux dispositif scénique, nous voici plongés dans un *hall* de danse des années 30, où des dizaines de couples s'engagent dans une course contre le temps, contre la faim, contre l'oubli. Ce qui frappe ici, c'est le choix audacieux d'une interdisciplinarité véritable, non pas cette simple juxtaposition d'arts si souvent pratiquée, mais bien la création d'un langage commun où danseurs du **Ballet de l'Opéra national du Rhin** et comédiens de la ***Compagnie des Petits Champs*** fusionnent en un seul corps vivant. Le spectateur cherche en vain à distinguer les uns des autres : tous sont habités par la même urgence, le même souffle, la même fragilité.

La scénographie, sobre et immersive, transforme le plateau en une arène où chaque pas devient un acte de survie. Les **trente-deux danseurs et huit comédiens**, accompagnés de **quatre musiciens** jouant en *live,* obéissent à la règle implacable du marathon : quarante-cinq minutes de danse, quinze minutes de repos, et ce jusqu'à l'anéantissement. L'affichage du temps écoulé et des couples encore en lice nous rappelle sans cesse que nous sommes les témoins d'une mécanique aussi fascinante qu'effrayante. Le public, installé aux premières loges, devient tour à tour supporter complice, voyeur gêné, ou otage consentant de ce spectaculaire poussé à son paroxysme. La frontière entre plateau et gradins s'efface, et avec elle, la distinction entre fiction et réalité.

Mais là où le spectacle frappe le plus fort, c'est dans sa manière de faire corps avec le texte de McCoy. Les dialogues, magnifiquement incarnés par des interprètes dont la parole est altérée par l'effort, ne sont jamais plaqués sur la danse. Ils en naissent. Chaque réplique est arrachée à la fatigue, chaque mot porte la marque d'un corps poussé dans ses retranchements. Cette « *épuisement vrai* » dont parlent les créateurs produit une vérité de sentiment qui saisit les entrailles. On suit avec un mélange d'angoisse et d'admiration les trajectoires de Robert et Gloria, ces figurants de cinéma venus chercher dans ce marathon un improbable salut, croisés avec celles de Sailor, d'Alice ou d'autres âmes en perdition. Leur histoire, celle de cette humanité broyée par la *Grande Dépression,* résonne avec une actualité troublante, comme si la pandémie et ses conséquences pour les artistes trouvaient ici un écho douloureusement juste.



La chorégraphie, résolument contemporaine, puise son énergie dans des références assumées à la puissance brute de Wim Vandekeybus ou à la rigueur de Anne Teresa De Keersmaeker. La course, notamment lors des fameux *derbys* éliminatoires, devient le moteur d'une recherche chorégraphique fascinante : corps qui tombent, se relèvent, s'épuisent, mais continuent, toujours, d'avancer. Il n'y a pas de virtuosité gratuite ici, seulement des êtres livrés à leurs limites physiques, et c'est dans cette nudité-là que naît la beauté. La musique, tantôt jouée par l'orchestre, tantôt diffusée par un vieux poste de radio, scande cette lutte où le temps semble à la fois s'étirer et s'accélérer.

Au terme de cette heure quarante-cinq sans entracte – un choix qui renforce l'idée d'un voyage sans retour possible – on mesure pleinement ce que Jean-Louis Barrault appelait « *notre commune humanité*« . Le spectacle ne nous offre aucun réconfort

facile, aucune issue miraculeuse. Il nous confronte simplement, avec une honnêteté presque insoutenable, à ce qui fait notre condition : la vulnérabilité, le besoin de reconnaissance, l'espoir parfois insensé, et cette capacité à continuer de danser même quand tout semble perdu.

Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et **Daniel San Pedro** signent là une œuvre majeure, qui redonne au spectacle vivant son sens le plus noble : une expérience de sueur et de larmes, de cris et de chuchotements, où l'artiste se livre sans filet et où le public, pris à partie, ne peut rester indifférent. « *On achève bien les chevaux* » s'avère être un électrochoc dont on ressort lessivé, mais magnifiquement vivant. Le festival *Le Temps d'aimer la danse* aura offert une nouvelle fois une pièce qui, par sa puissance tellurique, restera longtemps gravée dans les mémoires. Une leçon de théâtre, de danse, et d'humanité.



CRITIQUE, danse. BAYONNE, 33ème Festival “Le Temps d’aimer la Danse” (Salle Lauga), le 9 septembre 2023. « On achève bien les chevaux » par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et Daniel San Pedro, et la Ballet national du Rhin. Crédit photoraphque (c) Agathe Poupeney

---

COLOGNE. Opéra de Cologne / Oper Köln – Saison lyrique 2023 – 2024 (Temps forts).

La nouvelle saison lyrique de l’Opéra de Cologne s’annonce passionnante, s’ouvrant avec un grand opéra post romantique et fantastique, **La Femme sans ombre / Die Frau Ohne Schatten**, redoutable défi pour l’orchestre et les chanteurs mais aussi les metteurs en scène (à partir du 15 sept) – composé pendant la première guerre mondiale, l’action relève du conte flamboyant et féerique mais aussi initiatique, prônant les plus belles valeurs telles que la compassion et la fraternité… Nouvelle production – 6 représentations jusqu’au 11 octobre 2023 – LIRE ici notre présentation de La Femme sans ombre à l’Opéra de Cologne : https://www.classiquenews.com/cologne-koln-r-strauss-die-frau-ohne-schatten-17-sept-11-oct-2023/



OPÉRA DE COLOGNE
OPER / KÖLN
saison 2023 – 2024
Temps forts

A l’affiche également :



MOZART : Cosi fan tutte

Dans la mise en scène sensuelle et imaginative de Tatjana Gürbaca, le dernier opéra de la trilogie Mozart / Da Ponte réalise cette école des amants, où deux jeunes couples apprennent désillusion et ivresse nouvelle, trahison et séduction (direction musicale : Gabor Káli)

Les **24, 28 sept puis 1er et 5 oct 2023**.

PLUS D’INFOS :

https://www.oper.koeln/en/programm/cosi-fan-tutte/6551

en 1974) : Die Fremden / Les étrangers



Sur le livret d'Andrew Altenbach, Die Fremden s'inspire d'un fait réel survenu à la Nouvelle Orléans en 1890 quand débarquent des émigrés siciliens, pleins de rêve et d'espoir pou leur nouvelle vie dans le nouveau monde… Rien ne va plus quand l'officier de police David Hennessy est abattu en pleine rue, laissant planer le doute sur les auteurs de son assassinat parmi la communauté sicilienne : stigmatisation, racisme, violence urbaine, l'opéra créé en 2021 résonne avec d'autant plus d'actualité face à l'ensauvagement de nos sociétés et l'escalade de la violence comme l'irrespect assumé à toute autorité… Direction : Harry Ogg / Mise en scène : Maria Lamont. 6 représentations – Première **le 30 sept; puis les 4, 6, 12,14 et 15 oct 2023** – PLUS D'INFOS : https://www.oper.koeln/en/programm/the-strangers/6555

Benjamin BRITTEN : Peter Grimes

Somptueuse production déjà produite in loco. Le drame en 3 actes de Britten (créé en 1945) n'en finit pas de cultiver le doute sur l'identité et les agissements réels du marin solitaire Peter Grimes. A travers la figure de ce héros énigmatique, fascinant, Britten aborde deux thèmes qui lui sont chers : l'enfance volée et l'intolérance crasse face à un « original » qui ne rentre dans aucune case sociale…

A partir du 22 septembre (reprise) : Frederic Wake-Walker, mise en scène / Duncan Ward, direction. **Puis les 26, 28 sept,**

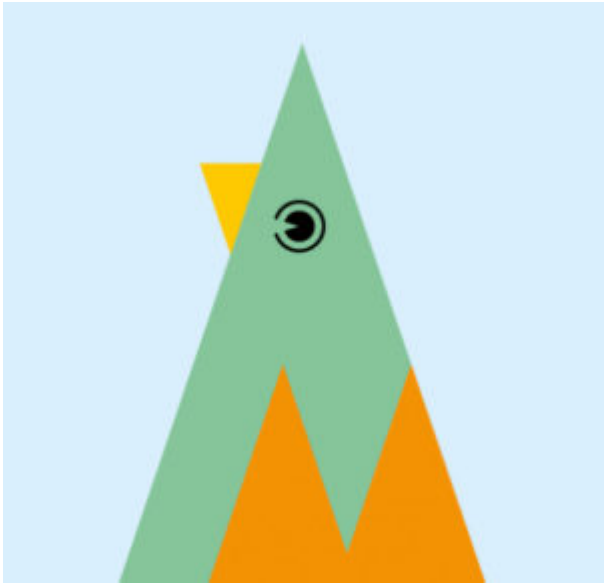
1er et 4 oct 2023 – PLUS D'INFOS : https://www.oper.koeln/en/programm/peter-grimes/6570



Ballet en création : Maria Pineda
d'après Federico Garcia Lorca
Par la Compagnie XXTanzTheater – création, première / Nouvelle production de l'Opéra de Cologne. La danse est un volet important à Cologne. Ce spectacle est un temps fort de la nouvelle saison 2023 / 2024. Il célèbre le courage de l'adolescente Maria Pineda, combattante de la liberté à Grenade en 1831, s'opposant ouvertement au roi d'Espagne Ferdinand VII : la « rebelle » fut arrêtée puis tuée en martyr. Lorca, partisan de la liberté lui aussi et farouche opposant à Franco, s'empare de la lutte exemplaire de Maria Pineda à qui il dédie une romance populaire spécifique. Le texte fut interdit en Espagne et sorti de l'ombre à la mort du dictateur en 1975 ; Lorca ayant été tué dès 1936. La Compagnie XXTanzTheater, dans la chorégraphie de Bibiana Jiménez, rend hommage aux soldats de la liberté, remparts exemplaires contre toutes les dictatures. Musiques : Valerij Lisac.
Première **le 25, puis le 27 ; le 29 octobre 2023** (deux séances à 11h et 18h). PLUS D'INFOS : https://www.oper.koeln/en/programm/mariana-pineda/6571

DONIZETTI : L'Elisir d'amore / der Liebestrank

Grâce à un philtre magique – vendu par l'affabulateur Dulcamara, Nemorino parviendra-t-il à séduire et épouser la belle Adina, alors promise à Belcore ? Reprise de la production originaire du Teatro Real Madrid, dans la mise en scène de Damiano Michieletto, agile en humour, fraîcheur et sensualité… Première **le 5 nov puis les 7, 12, 15, 17, 19, 22, 24, 26, 30 novembre, 2 et 6 déc 2023** – PLUS D'INFOS : https://www.oper.koeln/en/programm/der-liebestrank/6803



Opéra pour les enfants

Die Bremer Stadtmusikanten

Pour les fêtes de Noël, spectacle pour tous dont la morale ravira les plus exigeants : « Ensemble et unis, nous sommes plus forts », d'une lumineuse clairvoyance, l'adage est ici entonné par 4 animaux, en route pour Brême, chacun assumant son destin solitaire et tragique : l'âne, le chien, le chat et le coq… soit 4 « parias » qui néanmoins font équipe pour le meilleur… « Un pour tous, et tous pour un ». Le clarinettiste et compositeur né à Izmir (Turquie) Attila Kadri Sendil a élaboré ce conte musical attendrissant et poétique, en répondant à l'origine à la commande du Komische Oper Berlin.

Première le 18 nov, puis les 21, 24, 25, 30 nov ; 1er, 2, 5, 7, 9, 12, 14, 19, 26, 28 déc 2023, enfin 7 janvier 2024. PLUS D'INFOS ici : https://www.oper.koeln/en/programm/die-bremer-stadtmusikanten/6593

TOUTES LES INFOS, les programmes, la billetterie en ligne : directement sur **le site de l’Opéra de Cologne / Oper Koeln**: https://www.oper.koeln/en/
